

Sociologies

Dossiers

2021

S'engager face aux politiques de non-accueil des migrants

Sous les catégorisations, de l'allure du nouveau venu à la « culture » de l'étranger

Éléments d'une sociologie pragmatique de la phénoménalité de l'arrivant ¹

JOAN STAVO-DEBAUGE

<https://doi.org/10.4000/sociologies.17828>

Résumés

Français English Español

Afin de mieux décrire l'acuité perceptive à l'œuvre dans l'hospitalité, ce papier introduit le concept d'« allure », qui vise à saisir les modes d'apparition du nouveau venu au sein d'un environnement équipé et parmi une communauté d'usagers dont il n'est pas familier. Le site d'investigation est fourni par une coopérative de logements pour étudiants à Genève, proche du mouvement squat qui fut très actif dans cette ville. En décrivant les embarras sensori-moteurs qui criblent les mouvements de l'étranger qui vient à la communauté, le présent texte invite à aller en deçà des catégorisations de sa provenance afin de mieux comprendre à quelles occasions elles sont mobilisées.

In order to better describe the perceptual acuity at work in hospitality, this paper introduces the concept of « allure », which aims at capturing the modes of appearance of the newcomer within an equipped environment and among a community of users with which he is unfamiliar. The site of investigation is provided by a student housing cooperative in Geneva, close to the squat movement that was very active in that city. By describing the sensory-motor embarrassments that riddle the movements of the stranger who comes to the community, the present text invites to go underneath the categorizations of his origin in order to better understand on which occasions they are mobilized.

Según las categorizaciones, desde el allure del nuevo inmigrante hasta la "cultura" del extranjero: Elementos de una sociología pragmática de la fenomenalidad del nuevo inmigrante
Para describir mejor la clarividencia de perceptiva que conlleva la hospitalidad, este artículo introduce el concepto de « allure » (prestancia), que pretende captar los modos de aparición del recién llegado en un entorno equipado y dentro de una comunidad de usuarios aun no familiar por él. El universo de investigación es una cooperativa de viviendas para estudiantes en Ginebra, cerca del movimiento okupa que fue muy activo en esa ciudad. Al describir el aprieto sensorio-motor que obstaculiza los movimientos del extranjero que llega a la comunidad, el presente texto

Entrées d'index

Mots-clés : étranger, phénoménologie, sociologie pragmatique, catégorisations, hospitalité

Keywords: stranger, phenomenology, pragmatic sociology, categorizations, hospitality

Palabras claves: extranjero, fenomenología, sociología pragmática, categorizaciones, hospitalidad

Texte intégral

- 1 Avec l'ethnographie maintenant ancienne d'une cohabitation (Breviglieri, Pattaroni & Stavo-Debaugé, 2004 ; Stavo-Debaugé, 2009 ; Stavo-Debaugé, 2014), j'éclairerai les démêlés de jeunes gens avec la « figuration » (Stavo-Debaugé, 2010) de nouveaux venus à leur communauté, sise au Clos Voltaire, une vieille maison genevoise occupée par la CIGÜE. Née lors des luttes urbaines du Quartier des Grottes (Cogato Lanza, Pattaroni, Piraud, & Tirone, 2013), cette coopérative de logement pour personnes en formation gère un ensemble hétéroclite de bâtiments, certains récupérés lors d'occupations militantes, dans la veine des actions du « mouvement squat », qui fut très actif à Genève (Pattaroni, 2011).

« La CIGÜE, c'est la vie au grand air dans des maisons avec beaucoup de fenêtres et presque pas de murs, où les coopératrices/teurs te prennent en main, se prennent en main et – jeux de mains, de vilains, c'est bien connu – contribuent à faire de cette singulière communauté un espace de rencontre, mixant les géographies, télescopant les cultures, le tout rassemblé autour d'un idéal : le logement abordable, communautaire et autogéré » ².

- 2 Cet « idéal » animait les coopérateurs qui ont fait le pari d'occuper illégalement le Clos Voltaire. Ayant eu vent de l'évacuation de ce vieil hôtel insalubre, Guillaume, le médiateur de la CIGÜE, rassembla dans l'urgence une équipe « motivée », prête à s'en emparer. Ils recevront officiellement l'usage du Clos Voltaire en 2002, à la suite de la cession d'un « droit de superficie » par la municipalité. La CIGÜE y avait déjà investi environ 30 milles francs et les premiers occupants avaient aménagé la vieille bâtisse à la façon d'un squat.
- 3 Pour l'attribution des chambres vacantes, ils privilégièrent « ceux qui avaient le moins de thunes ». Un an après le début de l'occupation, la maison rassemblait plus de 30 personnes provenant des quatre coins du monde, dont un contingent d'étudiants africains de confession musulmane. Lorsque ces derniers prirent pied au Clos Voltaire, son fonctionnement reposait sur les membres du « noyau de base » (nom donné aux premiers occupants de la demeure), majoritairement composé de jeunes femmes qui se déclaraient volontiers « féministes ».
- 4 Avec sa forte hétérogénéité, beaucoup plus que dans d'autres logements genevois (Felder, 2016), cette cohabitation est riche en « catégories » (genre, race, classe, ethnicité, nationalité, religion, etc.), mais je m'intéresserai à des formes d'appréciation qui ne s'y réduisent pas. Une asymétrie sera néanmoins au cœur de mon propos : l'asymétrie entre les arrivants et ceux qui les voient venir (Stavo-Debaugé, 2017 ; Stavo-Debaugé, Deleixhe & Carlier, 2018).
- 5 Reprenant certains éléments ethnographiques publiés auparavant (Stavo-Debaugé, 2014), ce texte sera donc essentiellement consacré à la manière dont les arrivants surgissent à l'attention, dans le mouvement même de leur venue. Si je vais décrire à nouveau l'environnement social et matériel du Clos Voltaire, qui hérite à bien des égards des principes du mouvement squat genevois, je ne m'attarderai pas sur la littérature sociologique dédié aux squats et aux logements précaires. Mon intérêt est ailleurs et mon propos est à la fois plus délimité et plus général, il consiste à réfléchir à

la perceptibilité des embarras des nouveaux venus à un environnement préalablement approprié par celles et ceux qui les y reçoivent et se soucient de leur capacité à appartenir à la communauté qui (s'y) tient. Pour cela, je réarticulerai un concept longuement développé dans ma thèse (Stavo-Debauge, 2009, pp. 576-625) mais sur lequel je n'avais encore rien publié : forgé au départ dans le cadre de la « sociologie pragmatique » (Breviglieri & Stavo-Debauge, 1999) et avec des ressources principalement phénoménologiques ³, ce concept cherche à saisir un mode de parution propre à l'étrangéité et au manque de « familiarité » (Thévenot, 1994) des arrivants, mode qui se situe en deçà de la « catégorisation » de leurs origines, provenances et dispositions culturelles.

En deçà des catégorisations de l'étranger, l'allure du nouveau venu

- 6 Pour éclairer en quoi la « catégorisation » (ou la « typification ») n'a pas l'immédiateté que présupposent bien des sociologies, je descendrai d'un étage dans les capacités perceptives, en montrant une attention à l'*allure* du nouveau venu. Si l'allure est en elle-même intéressante ⁴, elle m'aidera à comprendre ce qui peut conduire à s'enquérir de la provenance de l'arrivant. L'allure relève des impressions sensibles, mais elle peut inviter à monter à l'étage de la catégorisation : notamment lorsqu'il s'agit de déterminer (puis de communiquer) la nature des problèmes rencontrés.
- 7 Avant de voir à quelles occasions des formes d'étrangéité donnent lieu à une figuration en catégories, je m'attacherai d'abord au suivi du « comment de l'action » et de « sa modalité d'accomplissement » (Romano, 2011, p. 201) et non à la saisie de son suppôt sous un « type » ou une « catégorie ». Je ne partirai pas des « catégories » ou « typifications » ⁵, car je mène l'enquête avant leur mobilisation, afin de saisir la manière dont l'arrivant est perçu ⁶. Pour cela, il faut d'abord décrire ses manières de se mouvoir et de s'émouvoir, s'intéresser à la façon dont il s'avance au seuil et au sein des lieux où il débarque. Traitant son arrivée comme une épreuve, il faut s'enquérir des effets de sa survenue et de ce que cela lui fait d'être exposé au regard de ceux qui le reçoivent, inquiets de son ascension/accession à un format d'appartenance dont la dimension participative requiert un « vouloir » affirmé et des « pouvoirs » bien formés.
- 8 Pour forger le concept d'allure (Stavo-Debauge, 2009), je me suis aidé de Paul Ricœur. D'abord de l'idée que « le seul symbole objectif du vouloir est une certaine *allure* orientée du comportement, une "forme" spécifique de l'action » (Ricœur, 1955, p. 206). Ensuite, de cette remarque : « la description du champ de perception et d'action tel qu'il apparaît et l'*allure* de l'action dans ce champ requièrent une terminologie dynamiste » (*Ibid.*, p. 209).
- 9 J'estime moi aussi que l'action se perçoit parce qu'elle est une « certaine *allure* orientée du comportement ». Harvey Sacks se trompe en disant que les « catégories » nous « font voir » les actions ⁷. Avant de « voir » des actions, on est d'abord sensible à des mouvements, coordonnés ou non, vectorisés ou non. Parmi ces mouvements, certains nous apparaissent comme des « actions », tandis que d'autres non (Livet, 2000). Ceux que l'on « voit » comme des « actions » exhibent une motricité ordonnée ⁸, une composition réglée et un rythme spécifique, ce qui leur confère une physionomie distincte.
- 10 Deux paragraphes de Charles Taylor m'ont aussi été utiles. Dans le premier, il insiste sur la dimension rythmique de la coordination, notant que certaines actions « ne sont réussies que lorsque nous pouvons prendre part à un rythme commun » :

« Une propriété importante de l'action humaine est la mise en rythme, la cadence. Chaque geste approprié, coordonné, a un certain phrasé. Quand ce phrasé se perd, comme cela arrive à l'occasion, nous tombons dans la confusion, nos actions deviennent inadaptées, non coordonnées. De la même manière, la maîtrise d'un

nouveau type d'action demandant des compétences s'accompagne de la capacité à donner à nos gestes le rythme approprié » (Taylor, 1995, p. 562).

11 Dans le second, il réfléchit aux façons de « paraître » à l'« espace public » :

« Notre démarche, nos gestes, notre façon de parler changent dès que nous prenons conscience de paraître devant autrui, d'habiter un espace public et que cet espace est potentiellement celui du respect ou du mépris, de l'orgueil ou de la honte. Notre façon de nous mouvoir exprime la façon dont nous percevons que nous jouissons ou non de ce respect, dont nous arrivons ou non à l'imposer. Certains se glissent dans l'espace public comme s'ils l'évitaient, d'autres s'y précipitent comme s'ils espéraient esquiver la question de leur allure grâce aux raisons sérieuses qu'ils ont de le traverser ; d'autres encore y flânent avec assurance, savourant les moments qu'ils y passent ; et puis d'autres s'y pavanent, sûrs de la façon dont leur présence s'y dessine : que l'on pense, par exemple, à l'attitude délibérément désinvolte qu'adopte le policier qui sort de sa voiture après vous avoir arrêté pour excès de vitesse et à sa démarche lente et chaloupée tandis qu'il se dirige vers vous pour vous réclamer votre permis de conduire » (Taylor, 1998, pp. 30-31).

12 Le style de ces manières de se « mouvoir » se livrerait dans l'« allure » de chacun : une « allure » animée – autant que lestée – par un rapport pratique à soi et à un milieu d'activité et de visibilité.

13 En raison de son rôle dans la coordination ⁹, la perception sensible et l'appréciation (ou dépréciation ¹⁰) d'autrui, l'allure mérite considération. Pour la conceptualiser, il faut en assembler les significations, rendues par des commentateurs de Georges Canguilhem, attaché à l'expression d'« allure de la vie ». Françoise Armengaud relève ceci :

« Allure, c'est littéralement manière d'aller, démarche. On le dit le plus fréquemment du cheval – pas, trot, galop, sans parler des allures dites "défectueuses" comme l'amble ou l'aubin – ou du voilier dans sa relation au vent (par exemple les "allures portantes"), mais c'est aussi le rythme, le *tempo*, le mouvement en musique, c'est la qualification générale d'une manière de bouger ou de se tenir, d'agir, bref de se comporter ; notons que dans le langage courant on peut avoir fière allure, ou piteuse allure, ou une grande liberté d'allure » (Armengaud, 2010, p. 153).

14 Dominique Lecourt en compte deux, indexant la seconde à la reconnaissance : « L'allure, c'est le mouvement selon le plus ou le moins (vite) mais aussi selon le rythme, c'est le pas, le trot, le galop ; c'est aussi, en société, la reconnaissance par d'autres de qui en impose – qui a de l'allure ou fière allure » (Lecourt, 2016).

15 D'un côté, l'allure est « manière d'aller ». Forme du mouvement, elle s'imprime sur les corps et dans les gestes, variant selon leur rythme, leur cadence, leur cohésion, leur intensité, leur tenue, leur adresse, etc. ¹¹. D'un autre côté, nimbant la conduite, diffusant des effets et animant un jugement, elle appartient au domaine des apparences sensibles. Impression globale produite par une manière d'aller ¹², l'allure suffirait à médiatiser (ou à suggérer) une appréciation des personnes (et des choses), selon une axiologie tour à tour esthétique, affective, et morale ¹³.

16 Pour en faire un concept, il faut joindre ces sens, comme Henri Maldiney l'a entrevu avec l'exemple hippique : « À vitesse constamment croissante, l'allure du cheval se transforme, c'est-à-dire passe à une autre forme : pas, trot, galop, triple galop. À chaque changement se produit une réorganisation intégrale et instantanée des synergies » (Maldiney, 2011 [1967]). Par allure, j'entendrai donc d'abord un allant, une portance, un rythme, une vitesse et une temporalisation d'un agir vectorisé ou orienté, dimensions qui confèrent ensuite une certaine physionomie aux mouvements de la personne, à sa façon de s'avancer, de se tenir et de paraître dans l'environnement et aux yeux d'autrui.

17 Empiriquement, je traiterai de situations auxquelles les membres du Clos Voltaire sont sensibles, à différentes étapes de l'arrivée du nouveau venu. Montrant d'abord son importance lors du processus de sélection des candidats à la cohabitation, je m'attacherai ensuite à la façon dont son allure signale sa difficulté à prendre part à la

communauté et à s'y distinguer comme un digne contributeur. Je finirai sur les rapports des anciens cohabitants aux Africains, rétifs à la contre-culture « *alterno* ».

La commission d'attribution

- 18 Dans l'accès à l'appartenance, la première épreuve prend la forme d'un passage devant la commission d'attribution, où se décide le sort de qui souhaite emménager. L'état du Clos Voltaire facilitait la tâche des membres de la commission. Incapable de s'y imaginer un avenir et de lui imaginer un futur, l'impétrant rebroussait souvent chemin :

« Bon, de toute façon, il faut aussi voir qu'il y a des gens qui partent en courant quand ils voient où on habite, donc tout le monde n'a pas envie d'avoir une chambre ici, hein. [...] Au début, il y en a beaucoup qui sont partis, direct. Bon, on n'avait encore rien aménagé [...]. C'était le bordel ! Il y avait des rats, enfin c'était vraiment le bordel. Au début, tu avais de quoi partir en courant ».

- 19 Sa volonté d'appartenir doit rencontrer les exigences de ceux qui le voient venir, soucieux de sa motivation à se compter parmi eux et à dire « nous » à son tour (Kaufmann, Luque & Glassey, 2016). Une allure décidée ne suffit pas, elle peut cacher un simple « intérêt » de nature « économique », comme s'en inquiète le médiateur.

« Parce que maintenant que la coopérative est devenue grande, c'est toujours le truc qu'on a, comme on est les moins chers : est-ce que les gens viennent par intérêt, ou besoin économique, pour avoir une chambre moins chère ? Et après, conséquence, la cohabitation ne se passe pas très bien, elle dysfonctionne par rapport aux normes, alors qu'il y a des compromis à faire, alors qu'il y a de l'énergie à mettre ».

- 20 Attentifs à la volonté (« la volonté des gens, c'est ce qu'on recherche ; une coopérative, c'est un acte volontaire »), ils ont à cœur de sonder une capacité à vivre en communauté. Mieux que les discours convenus produits devant la commission, la mine déconfite de certains candidats, dépités ou effrayés par l'insalubrité du Clos Voltaire, livrait de précieux indices motivationnels : « Tu voyais sur leur gueule que, putain, ils étaient là mais ils n'auraient pas forcément envie quoi, c'était vraiment par dépit. Donc, eux, on les sentait aussi au moment de l'entretien. On sentait qu'ils étaient hyper-réticents ».

- 21 La manière dont Gabriella a vécu sa découverte du Clos Voltaire l'illustre. Ses premières impressions produiront chez cette jeune roumaine le durable sentiment d'avoir « atterri » dans une « secte ». Quand elle se présente à la commission, au lieu de l'empathie espérée, elle s'est heurtée à un barrage de questions. Incapable d'offrir les réponses attendues, elle échouera à faire bonne impression et ne sera finalement acceptée qu'à la suite d'une « deuxième vague d'attribution ».

« J'ai appris l'existence de la CIGUË à l'Uni par une collègue, après je suis allée aux Nations [un quartier de Genève où des coopérateurs de la CIGUË occupaient deux vieilles villas sur le point d'être démolies] voir une chambre là-bas. J'étais assez désespérée parce que ça faisait quatre mois que j'étais à Genève et je ne trouvais toujours pas quelque chose, une chambre. Je croyais qu'il y avait quelque chose de mal qui se passait parce que je voyais des chambres aux Nations qui étaient insalubres quoi ! Et je me disais : "mais qu'est-ce qui s'est changé par rapport à la Roumanie ?". J'ai toujours habité là-bas dans des foyers, ou dans des apparts, mais sales, mal entretenus et je dis : "mais y a rien qui change, c'est un niveau de vie bas quoi" (rire). Et malgré ça, je ne suis pas prise quoi. Et bon je suis atterrée ici [au Clos Voltaire], il y a eu une deuxième vague d'attribution où ils ont donné des chambres à tout le monde qui est venu ».

- 22 Durant son audition, une question sur l'actualité militante lui a semblé particulièrement malvenue.

« Ce soir là, je me suis dit : "Mais qu'est-ce que c'est que ça ?". Parce qu'ils m'ont posé des questions, genre : "Mais tu étais à la manif contre... OMS, ou OMC, ou je

ne sais pas quoi". Et je dis : "Ben non, moi je travaille !" Il y avait deux semaines que j'avais trouvé un boulot, donc je parlais mal français et... Pire que maintenant. Je ne comprenais presque rien quoi, même pas où j'étais débarquée. Bon, et ils ont été agressifs quoi, agressifs avec moi [...], sur le discours, sur les questions. Ils ne m'ont pas aimée. [Ils m'ont demandé] si je manifeste, si je suis militante pour quelque chose. Et moi avec la politique, tu oublies hein ! J'en ai marre des manifs, des manifs communistes, Ceausescu et le reste. [...] Moi je voulais une chambre, je savais que je peux être communautaire, plus que les autres qui parlent et qui font rien. Et j'étais dérangée par ces questions [...], j'étais intimidée et fâchée [...] parce que j'avais l'impression que je devais me battre pour une chambre, je t'ai dit, insalubre et tout ».

- 23 Inattentifs à ses embarras de langue, ses examinateurs n'ont pas compris qu'elle n'avait pas le loisir de manifester (« Ben non, moi je travaille ! ») et ignoraient la connotation négative du cortège militant pour une jeune Roumaine. S'ils n'ont pas non plus reconnu la valeur de ses expériences antérieures (« je savais que je pouvais être communautaire »), il ne leur avait pas échappé que l'aspect militant du Clos Voltaire n'intéressait nullement Gabriella, qui désirait seulement « une chambre ». Elle avait certes l'assurance de pouvoir « être communautaire », mais ne le voulait pas vraiment.
- 24 Ayant intégré la maison, après un repêchage humiliant, elle la saisit alors comme une « secte ». Cette figuration exprime son sentiment d'y être malvenue, mais y résonnent aussi les circonstances de son arrivée.

« Non mais quand je suis rentrée dans cette maison, je me suis dit : "Oh mais je suis tombée où ?!". On a cherché, avec une Albanaise, on a cherché pendant une demi-heure parce qu'on n'avait pas l'adresse exacte, il faisait noir dehors, il faisait froid, on ne trouvait pas, et tout d'un coup on arrive ici... Ah ! Il y avait des meubles pourris, des trous, partout, arghh ! On est tombées où ? Mais je ne sais pas, j'avais l'impression de secte. Moi, j'ai eu ce sentiment pendant trois semaines, un mois, au moins. [...] Je ne peux pas très bien expliquer, c'est justement ça, c'était un tout [...]. Ils se connaissaient tous. [...] Je ne comprenais pas très bien qu'est-ce que c'est CIGUË, je ne connaissais rien, donc j'ai eu cette impression de secte ».

- 25 Pourquoi le terme de « secte » vint-il à ses lèvres interloquées ? Dans les représentations collectives, une secte est située en retrait : soustraite au regard du public, il faut un savoir d'initié pour y pénétrer. À ses yeux, c'est comme si la maison était à dessein hors du monde commun. Lorsque ses coups d'œil inquiets passèrent le seuil de la porte, son impression se renforça : il fallait être sous l'empire d'étranges croyances pour choisir de vivre dans l'insalubrité, spécialement « ici », à Genève, ville riche et prospère !
- 26 Certains étudiants étrangers se fendaient même d'un courrier indigné. Les militants gardaient un souvenir amusé d'une de ces missives, témoignage du caractère « alterno » de la maison. « "C'est inadmissible de proposer des logements dans un état aussi délabré à des étudiants". Ah ben cette lettre elle était incroyable, magnifique quoi. »
- 27 Le terme « secte » fige la mémoire de son mauvais accueil devant la commission, où elle avait mesuré sa distance aux convictions des militants ; n'oubliant pas qu'elle n'a été que « repêchée », elle sait la fragilité de son appartenance. En ce terme s'inscrit le caractère menaçant des exigences de l'appartenance pour qui n'est pas animé par les bonnes convictions : une « secte » n'est-elle pas ce lieu hostile à qui échoue à l'épreuve durant laquelle le partage des convictions professées fait l'objet d'une enquête ?
- 28 Cet embarras des étrangers était fréquent, au point que le médiateur estimait que leur provenance présageait de leurs « investissements » :

« Tu peux presque voir à l'avance quoi. Tu vois, le gars qui débarque d'Arménie, qui ne parle pas bien la langue et tout, c'est sûr que pendant un certain temps il va être... En étant 120, on a peu de contrôle et puis on a beaucoup de gens qui viennent en n'ayant aucune idée de la communauté. [...] Tu peux venir de loin, après ça dépend les pays, tu vois, en Colombie, je pense que tu as un milieu alternatif, plus ou moins, qui a des points communs avec le milieu européen, j'imagine... [...] Mais si tu prends l'Ouzbékistan ou la Mongolie... Je vois, il y a plein de Chinois maintenant, mais ils viennent faire des écoles de business ici, tu

vois. Tout leur truc, c'est de s'acheter des costards-cravates, ils sont hyper clean, j'ai un rendez-vous avec eux, si j'ai trois minutes de retard, ils sont choqués quoi, tu vois, "qu'est-ce qui se passe ?" ; ou justement le gars qui claque la porte parce qu'on fume des joints ».

- 29 Ne surestimons pas la « catégorisation » de ces origines. Dans ce qu'il dit, ce n'est pas « Chinois » qui importe, mais « écoles de *business* », « costards-cravates », « hyper *clean* ». Non seulement l'impression retirée de l'allure générale des candidats précède l'accès au détail de leur provenance nationale, mais elle a aussi plus de poids. *In fine*, lors des attributions, le principe d'hospitalité a été respecté. Cette « ouverture » alimentait sa fierté, même s'il s'inquiétait du coût de la participation à la « sous-culture » de la CIGUË :

« Je suis très fier de cette ouverture vis-à-vis de l'étranger, vis-à-vis d'autres cultures. Mais on retrouve des fois des gens qui ont peu de convictions politiques, ou pas les mêmes que la CIGUË, qui ont de la difficulté déjà à trouver ici un travail, à étudier et encore à comprendre comment s'insérer et trouver l'énergie pour entrer dans la CIGUË, si tu veux, dans les activités qu'on fait à part. On fait des fêtes, on peut faire des manifs, on a monté un site web, il y avait des projets de réseaux d'échanges entre habitants. Donc, pour rentrer dans ces choses-là, c'est une certaine sous-culture aussi, c'est le milieu associatif européen coopératif, très libertaire aussi ».

- 30 Inquiets eux aussi, les premiers occupants organisèrent la maison en conséquence. Avec l'aménagement d'une seule cuisine et l'interdiction d'installer certains équipements (cuisinières, frigos, télévisions) dans les chambres, ils incitaient chaque membre (aussi récent soit-il) à participer à la vie commune.

Entre hésitation et empressement

- 31 Après l'épreuve d'attribution, voyons comment l'étrangéité du nouveau venu se signale dans les espaces communs. Son allure y prend des tours spécifiques et il ne peut manquer d'en prendre conscience, ajoutant à son trouble initial. Il y a en effet une physionomie propre aux mouvements de quiconque se trouve dans la situation d'un nouveau venu : soit celui qui doit prendre part à un environnement qui a été apprêté par d'autres que lui et a pris forme avant son arrivée.
- 32 Si ceux qui l'ont précédé ont dû eux aussi explorer cet environnement, ils sont depuis intervenus sur son aménagement. Ils l'ont non seulement équipé à leur convenance, mais ils y ont aussi laissé les marques d'une appropriation : « le geste d'exploration est aussi un mouvement d'appropriation, la curiosité finit par laisser une empreinte familière sur le lieu » (Breviglieri, 2015). Ils bénéficient d'une « familiarité » (Thévenot, 1994) avec les choses, qui fait défaut au nouveau venu. Avant tout problème inter-humain, c'est d'abord dans ses démêlés avec les choses qu'il se révèle.
- 33 Très souvent « bricolées » avec des bouts de ficelles, piochées dans des bennes, ou « glanées » sur des chantiers, les choses ¹⁴ qui peuplent la maison ne sont généralement « pas aux normes » : le nouveau venu qui s'apprête à en avoir l'usage ne peut donc compter sur les gestes routiniers qui conviennent à une « utilisation normale » ¹⁵. Pour parvenir à faire marcher un bon nombre d'appareils du Clos Voltaire, il faut une habileté spécifique. Les « accommodements » et ravaudages réalisés par les premiers occupants tendent à « singulariser le rapport à l'objet par des aménagements propres autant que par des gestes particuliers d'adaptation, des petits trucs qu'il y a à savoir pour le faire fonctionner » (Thévenot, 1994, p. 92).
- 34 Creusée à l'usage des choses, cette asymétrie ébranle « l'idée de base » de la coopérative, faisant vaciller le pilier de l'autogestion. Au nom de l'autogestion, ses membres devraient éviter de se prévaloir de leur ancienneté. Mais « dans la pratique », le savoir sur les choses de la communauté n'est pas également distribué entre les protagonistes. À rebours « du souhait de l'autogestion », l'accueil des nouveaux venus insinue une verticalité « hiérarchique » qui tranche sur l'espace « horizontal » du

« vivre ensemble » (Ricœur, 1995, p. 153). S'il se veut transitoire, ce « rapport vertical » (*Ibid.*) rend effectif un dénivelé d'où naît un « pouvoir » des premiers arrivés sur le dernier venu. La situation leur ouvre naturellement un crédit de légitimité et l'arrivant doit s'en remettre à eux. Pour ne pas s'éterniser dans cette « position », il lui faut vite « trouver sa place » et rattraper le temps qu'il n'a pas passé avec eux.

« Dans la coopérative, [l'ancienneté] ça ne t'accorde aucun droit, nous on est contre le fait que ça accorde des droits, mais dans la pratique ça se fait. Déjà tout bêtement [...] parce que la personne débarque et elle ne connaît pas les gens, donc elle se met dans une position d'apprentissage [...]. Au tout début, faut trouver sa place, donc là, du coup, il y a ça : "comment vous faites ? Ah d'accord" [...]. Et puis celui qui arrive, il a été choisi, donc tu as quand même eu ce passage où tu es le choisi, le dernier ».

35 Au plus vite il comble son retard, au mieux la communauté se porte. Le souci de sa rapidité à s'approprier les « charges » (Charles, 2016) de l'appartenance survient dès la sélection, car il est toujours à craindre qu'il ne soit pas capable de satisfaire promptement aux exigences de la vie communautaire.

36 Même après son emménagement, son allure inquiète : le succès de la cohabitation dépend de sa diligence à ne pas rester trop longtemps étranger aux réquisits de l'appartenance. Aussi volontaire soit-il, son étrangeté se révèle de deux manières, à même ses engagements, dans leur « déclenchement », « contrôle », « direction » et « cohésion » (Livet, 2000). Le nouveau venu va d'un rythme *contrarié*, oscillant entre l'hésitation craintive et l'empressement fébrile.

37 Commençons par la « note dubitative » qui « contamine » (Ricœur, 1955, p. 132) ses façons de se rendre aux espaces communs, d'user des choses et de se rapporter aux membres du Clos Voltaire. Ses premiers pas sont affectés d'un retard perceptible, son visage montre un figement pensif et ses mouvements semblent entravés par une prudence circonspecte, car il se caractérise par l'hésitation, œuvre du « vouloir embarrassé » et « expérience de l'appui qui se dérobe » (*Ibid.*, p. 135). Lui fait d'abord défaut un savoir sur les choses de la maison, qui lui présentent une face d'autant plus intimidante qu'elles n'ont pas l'aspect rassurant d'objets « standards », aux qualités garanties.

38 Dans son abord des choses, ces gestes le distinguent des anciens occupants. À la différence de l'arrivant, eux « savent y faire », ils saisissent les objets avec assurance et utilisent les équipements aisément, sans avoir à s'enquérir de leur fonctionnement. Tel n'est pas le cas du nouveau venu. Affecté par le délai d'une réflexion et cherchant à s'ajuster à un environnement inédit, qu'il doit d'abord parcourir dans cette double distance du regard exploratoire et de la circonspection inquiète, ses mouvements sont tout à la fois *heurtés*, *prudents*, *mesurés* et retenus.

39 Devant prendre la mesure d'un environnement qui lui est inconnu, il doit faire un « effort intellectuel ¹⁶ » dont les premiers cohabitants ont pu se délester. En sus, il n'ose bien souvent pas mener à terme ses intentions pratiques, prendre pied dans les conversations et faire part de ses avis, craignant de s'enhardir trop vite et de se rendre malvenu aux anciens occupants. Aussi hospitaliers soient-ils, ces derniers gardent le privilège de l'antécédence et bénéficient du prestige accordé aux fondateurs : « il est naturellement prestigieux d'avoir toujours précédé le nouvel entrant, et d'avoir toujours su, avant lui, comment on usait des choses » (Bimbenet, 2015, p. 211). Réfrénant ses gestes, il doit s'enquérir de ce qu'il peut faire auprès des premiers occupants. Il ne doit pas oublier qu'agir « sans demander » est risqué. Étant le « dernier arrivé », il lui faut le « consentement » des premiers occupants avant d'entreprendre quoi que ce soit : « Donc là les autres se sont sentis floués parce qu'il a été trop loin, il a fait trop de choses sans leur consentement ou sans demander. Alors qu'il était le dernier arrivé, pour remettre dans le contexte, donc y'a ça aussi qui joue pas mal ».

40 À l'orée d'une partie commune (la cuisine, par exemple), il coupe souvent son élan et ajourne son avancée, qu'il ne veut pas trop preste ¹⁷. Marquant une pause circonspecte, il reste au seuil quelques instants, il ne fait silencieusement son entrée qu'une fois qu'il a

repris confiance ou s'est senti autorisé. Une fois dans la pièce, on le retrouvera sur le côté, légèrement en retrait, à la périphérie du foyer de l'attention principale. De préférence adossé contre un mur, il se montre attentif aux activités en cours, observant ce qui se passe pour en deviner le sens, se signaler discrètement aux autres et montrer son intérêt. Ainsi posté, il se rend disponible au plus léger encouragement, guettant une invitation à prendre part, car il craint de ne pas s'immiscer au moment opportun, ou de se mêler indûment de ce qui ne le regarde pas. S'il hésite, c'est qu'il ne sait jamais vraiment comment fournir une contribution appréciable, qui le distinguera aux yeux d'autrui.

41 L'hésitation n'est pas le seul trait de son allure. Ses gestes peuvent aussi être agités par la fébrilité. Plutôt qu'un retard dans le déclenchement de ses mouvements, ou un délai dans leur accomplissement, c'est au contraire une trop grande précipitation à « vouloir faire (des) les choses » qui le trahit. Il se révèle alors dans l'empressement fébrile de ses manières, débordées par son désir de s'illustrer auprès des premiers occupants.

42 Si cette phénoménalité est l'opposé de l'hésitation, la cause en est similaire. L'empressement fébrile naît pareillement de la réfraction de sa situation. Animant son désir de rattraper son retard, elle peut être la source d'un excès d'énergie mal canalisée, d'une débauche d'efforts manquant à produire la « bonne impression » qu'il souhaite laisser. Cette allure caractérise celui qui se laisse emporter par un empressement à « vouloir bien faire » pour se « faire bien voir ». Dans les parties communes, ses mouvements sont d'autant plus enclins à avoir cette qualité que les activités les plus ordinaires y prennent le tour d'une épreuve publique, spécialement dans la cuisine : élément définitionnel d'un foyer, arène où s'évalue la conviction militante, milieu d'une convivialité quotidienne et scène des festivités.

43 Prenant conscience de cette dimension militante, il comprend que ses moindres faits et gestes peuvent faire l'objet d'un jugement politique. Entre cette épreuve publique, son empressement à y produire une « bonne impression » et son manque de familiarité avec les choses, il est facilement gagné par une nervosité qui fait trembler les plus ordinaires de ses gestes et le porte à la maladresse.

44 Ces troubles sont illustrés par la façon dont Jean se remémore ses premières incursions dans la cuisine, soulignant ses réticences « à sortir de [sa] chambre ». Bien qu'il soit arrivé assez tôt dans la maison, il a nourri le sentiment d'y être comme une « pièce rapportée ». Le soin particulier qu'il apporta à l'aménagement de sa chambre diffère son implication dans la vie collective. Accaparé par les travaux entrepris, il tarda à se mêler aux premiers occupants. Leur complicité l'intimidait d'autant plus qu'elle semblait accuser son retard à prendre le rythme de cette vie collective qui commençait à prendre corps, sans lui...

« Moi je suis arrivé ici, je connaissais personne hein. J'ai fait mon truc, j'ai mis longtemps à m'installer, à cause de tout ce que j'ai fait là [dans sa chambre]. Du coup, j'étais pas trop dans tous ces trucs. Puis, tu vois, au début, il n'y avait qu'une cuisine, et il y avait toujours un peu les mêmes dans cette cuisine. Je me rappelle au début que j'étais là, euh, déjà pour aller dans la cuisine... les gens, il y en a quand même qui se connaissaient déjà au début et tout, de la CIGUË, et moi je connaissais personne, enfin je connaissais un mec. Déjà, pour commencer à sortir de ma chambre, déjà aller faire la bouffe et tout dans la cuisine, ça m'a pris quand même un petit moment avant que ça soit tranquille, en fait, à ce que je me sente tranquille. Tu vois, au début, j'y allais quand même assez à reculons, quoi : "bon faut aller faire à bouffer, mais y faut pas que je rate ma bouffe, sinon je vais passer pour un con". Et puis, en fin de compte, ça va assez vite quoi ».

45 Au travers de la façon dont il se rend « à reculons » aux espaces communs, Jean révèle son étrangeté. Il n'est pas « tranquille » car il se sait exposé au jugement. Pour avoir différé sa participation à la vie de la communauté, il est passible d'une accusation de « repli privatif » (Breviglieri & Pattaroni, 2005) ; le soin mis à l'aménagement de sa chambre étant en lui-même suspect.

- 46 Ces troubles ne sont pas exclusifs l'un de l'autre et tracent un cercle vicieux : à trop prolonger son hésitation, il se met dans l'urgence à devoir rattraper le temps perdu, son empressement à faire des choses l'amène à agir fébrilement, sa nervosité le conduit à des déboires dans l'exécution des actions entreprises, la mémoire de ces défaillances génère alors en lui une « hantise » (Stavo-Debaugé, 2012) qui confirme son hésitation première et l'empêche de s'avancer sereinement aux espaces communs. Jean témoigne du basculement de l'hésitation craintive et de l'engagement timide (« j'y allais quand même assez à reculons, quoi ») à l'empressement fébrile et au zèle à se faire « bien voir ». Quand il doit commencer à préparer un repas collectif, son hésitation se mue en fébrilité, la crainte de mal faire l'envahit : « mais il ne faut pas que je rate ma bouffe, sinon je vais passer pour un con ». Principalement temporel, l'écart s'est rapidement dissipé ; « et puis, en fin de compte, ça va assez vite, quoi ».
- 47 Parfois plus consistantes, les difficultés de l'arrivant nécessitent d'autres appréciations. Au fil d'une « enquête de sens commun » (Dewey, 1993), elles gagnent un autre sens : plutôt que les effets de la récence d'une arrivée, elles s'interprètent comme témoignage d'une provenance, traces de « cultures » originaires qui sont récalcitrantes aux manières de vivre mises en valeur au sein de la communauté.

De survenue en provenance

- 48 L'apparition de ces nouvelles entités (des « cultures ») change la donne. Quand leur existence est reconnue, les problèmes appellent d'autres solutions. Toutefois, même lorsque les cohabitants s'accordent sur l'existence de ces « cultures », elles ne les engagent pas tous de la même façon. Pour le voir, il est nécessaire de considérer la manière dont elles sont apparues, à l'épreuve de l'inégal usage de la principale partie commune de la maison : la cuisine collective. Si les militants du Clos Voltaire avaient au départ décidé de n'avoir qu'une seule cuisine, ils ont dû se résoudre à en aménager une seconde, à la suite de l'arrivée d'un contingent de nouveaux venus. Le motif invoqué ne tenait pas à la hausse du nombre de cohabitants, mais au tabagisme. S'il a été craint que cette cuisine réservée aux « non-fumeurs » n'en vienne « à provoquer une certaine scission », nul n'avait anticipé la redoutable ségrégation ethno-raciale à l'œuvre : « Au début on n'avait qu'une cuisine. Après on a fait une cuisine fumeurs et une non-fumeurs, et puis du coup ça, ça a tourné à une cuisine occidentale et une cuisine africaine ».
- 49 La distinction fumeurs/non-fumeurs cachait une plus fâcheuse division, symptôme d'une grave défaillance de la vie communautaire : « On a séparé la maison vraiment en deux par le fait que là c'est une cuisine fumeurs et là-bas c'est une cuisine non-fumeurs ; ça, ça a séparé les habitants en... vraiment, en deux continents... Et ça, ça amène [...] d'autres problèmes parce qu'il n'y a pas vraiment de communication entre ces deux côtés de la maison ».
- 50 Plusieurs cohabitants ont eu du mal à encaisser le coup, comme Dounia, figure éminente du « noyau de base ». Conquise par l'idée d'« habiter dans une grande communauté », elle s'attristait de la situation.

« C'est ça en fait la grande déception. Tu arrives ici en te disant : "je vais habiter dans une grande communauté", tu arrives justement pour cet aspect communautaire de la chose, où tu as l'impression, tu as envie que les choses se fassent en communauté, où tu bouges pour les intérêts communautaires et puis pas que pour toi-même. Et c'est ça la différence un peu d'entre ces deux côtés. Ce qui me rend surtout triste, [...] c'est qu'on est pas mal d'alternos [...] dans cette maison et puis après tu as des hum-hum... surtout des Africains... [...] qui viennent d'arriver en Suisse [...], qui essaient de vivre tout à fait l'inverse de ce que, nous, on attend de cette maison ».

- 51 Tous ne jetaient pas un regard aussi sombre sur ce nouvel état de la communauté. Guillaume n'était pas choqué que les étudiants africains aient élu domicile dans la

cuisine « non-fumeurs », reconnaissant leur désir de partager habitudes alimentaires et langue maternelle.

« Ce n'est pas forcément pour des trucs comme le porc [les étudiants africains sont musulmans], c'est plutôt pour des ambiances de vie. Tu vois, pour parler wolof, quand il n'y a que des Sénégalais, c'est plus agréable que quand à côté tu as des Blancs qui ne pigent pas ou qui ne comprennent pas [...]. Ou tu vois, [pour y bénéficier] d'une ambiance, déjà, peut-être, des menus de bouffe ».

- 52 Mais les militants de la « cuisine fumeurs » reprochaient aux usagers de cette nouvelle cuisine d'être indifférents aux principes qui gouvernaient l'approvisionnement jusqu'alors. La critique visait spécialement les étudiants africains.

« Nous on râle parce qu'ils ne consomment que du Nestlé et puis [...] du Coca et des trucs de ce style. Tu boycottes ces trucs pour des raisons bien objectives, bien concrètes et tout, parce que, voilà, chez eux ça ne va pas, parce que n'importe où dans le monde ça ne va pas à cause de ces grandes entreprises [...]. Tu essaies quand même de mener ta vie un peu différemment et puis après, tu vois que ces gens-là ils passent leur journée à travailler pour pouvoir s'acheter des pompes Nike et puis, je ne sais pas, aller au MacDo ».

- 53 Le compte de leur investissement n'aurait plus à être repoussé, il se bouclerait sur le jugement de leur incapacité à prendre part à la communauté. La maison abriterait donc deux « catégories de gens », inégalement disposés aux vertus militantes : « Il y a deux catégories de gens ici, il y a les gens qui s'investissent, et puis ils s'investissent un peu dans tous les sens. Et puis il y a les autres, qui ne s'investissent pas et qui sont là dans leur foyer d'étudiants et puis qui mènent LA vie d'étudiants, où quasiment c'est "métro-boulot-dodo" ».

- 54 Devant cette dégradation de l'ambiance, Jean est intervenu. À la différence d'autres usagers de la cuisine « fumeurs », il juge « enrichissant » cet état de la population du Clos Voltaire. En se rapprochant des étudiants africains, il suivait le mouvement d'une « attention curieuse » (Auray, 2017).

« J'ai été dans plein de pays, puis je ne comprenais jamais rien à ce qu'ils disaient dans les pays pauvres comme ça, puis à chaque fois je me disais : "Mais j'aimerais trop voir comment ils vivent, comment ils ressentent ça et tout". Et là, j'ai eu des mecs qui viennent de ces pays, puis qui parlent français, donc ça me facilite vachement de parler avec eux. Tu vois, les gars, ils arrivent, leur père il a quatre femmes, ils ont vingt-cinq frères et sœurs, ils sont vraiment d'un autre monde quoi. Alors discuter avec ces mecs, c'est quand même hyper intéressant quoi ».

- 55 Dans la cuisine « fumeurs », il entend les amères « réflexions » de ses camarades, qui ne s'aventurent pas à rencontrer ceux dont ils se plaignent, évitant même de les désigner clairement : « Dans la cuisine des fumeurs, il y a toujours des discours qui se font, "bla-bla-bli ouais il y a ça qui va pas, il y a ça qui va pas", mais je ne les ai jamais entendu dire : "ouais, c'est les Africains qui font ça", mais toute une série de trucs qu'ils reprochaient s'adressait tout à là-bas. Mais c'est clair que les mots ils n'y étaient pas, c'était dérivé quoi ».

- 56 Pour lui, l'évitement de la caractérisation participe au mauvais accueil des Africains ; manquant à (se) les figurer, les militants ne peuvent prendre la mesure de leur étrangeté et dérogent alors aux devoirs de l'hospitalité. S'efforçant de différer un jugement pessimiste, il tente d'apaiser l'inquiétude de la faible participation des « non-fumeurs » à la vie collective. Il n'argue pas que la différence n'est qu'un effet d'optique, comme le font certains cohabitants. Jean y voit une façon d'occulter le « problème », là où lui entend révéler le caractère « culturel » de la distance des étudiants africains, en produisant au besoin un tableau – passablement hyperbolique – du monde dont ils proviennent.

« Ils [les militants] n'arrivent pas du tout à faire la différence, bon ça c'est un avis personnel hein, mais entre le culturel et l'individuel quoi. Tu vois, ils vont reprocher des trucs... Parce que là-bas, la culture elle est monstre puissante par rapport à ici, et ça ils vont le reprocher aux individus quoi. C'est ça que je trouve...

Enfin je sais pas quoi : "Ah mais si c'est comme ça chez eux ils n'ont qu'à faire la révolution gna-gna-gna". Tu vois, des propos comme ça, mais j'ai l'impression qu'ils se rendent pas compte que là-bas, si tu ouvres ta gueule eh bien ils te la coupent, hein ».

- 57 Il se refuse à rapporter les difficultés à l'aménagement d'une seconde cuisine, comme Christine.

« - (Christine) Mais ce n'est même pas qu'on a des problèmes de cohabitation spécialement avec l'autre cuisine... Tu vois, il y a des problèmes un peu partout...

- (Jean) Non, pas des problèmes de communication, moi je dirais de non-communication

- (Christine) De communication ? Mais est-ce que c'est seulement parce qu'ils n'ont pas la même culture ? C'est juste parce qu'on a ces putains de deux cuisines et puis c'est tout quoi, moi je te le dis.

- (Jean) Je ne dis pas que c'est que à cause de ça, mais ce que je disais tout à l'heure, c'est qu'il y'a des traits culturels qui sont vraiment, mais complètement contraires entre les deux cultures, et que c'est vraiment dur à faire passer ».

- 58 En établissant la puissance de « traits culturels » antagoniques, Jean incite à se montrer patient et indulgent, à allonger le temps donné à l'intégration.

« Bon justement, c'est ça... C'est lui qui a posé un peu le plus de problèmes, hein, parce que... il est perdu ici quoi, il est vraiment perdu ! Il ne sait pas comment se comporter et tout. Mais lui, c'est un mec qui vient d'une famille, [où] ils sont vingt-cinq gamins, le père il a quatre femmes, ils habitent tous dans une grande cour et tout. Donc tu vois, il y a plein d'attitudes qui lui sont reprochées, eh bien tu les excuses vite fait quoi ».

- 59 Il reste aussi attentif à la récence de leur arrivée, dissuadant ses camarades de précipiter une typification trop sûre de sa légitimité ; tel le « machisme » attribué aux Africains.

« Il y a des attitudes de la part des Africains qui sont mal prises par des gens d'ici, mais moi j'ai l'impression que c'est des erreurs de jugement, tu vois. Par exemple, ce mec que presque aucune fille aime bien, Djiba là, eh bien souvent moi je vois pourquoi les filles elles ne l'aiment pas, mais en même temps, moi, ce que j'en tire, ce n'est pas qu'il est macho, c'est qu'il est super mal à l'aise : il ne sait pas quoi faire. »

- 60 Pour autant, Jean ne minore pas les écarts. Il y a bien des raisons d'être choqué :

« C'est pas facile de gérer avec eux parce que, franchement, il y en a trois ou quatre qui viennent de Guinée, je ne sais pas si c'est comme ça là-bas pour tout le monde, mais ils sont monstre religieux quoi, et puis les coutumes vachement fortes et tout [...]. Le problème majeur, c'est les femmes, la relation avec les femmes du bon musulman [...]. Enfin vu de notre point de vue, c'est... c'est des tarés quoi (rire). [...] Un des mecs, il me dit tout le temps : "ouais faut botter ta femme" [...] Nous, je veux dire, ça nous choque trop quand un gars nous dit ça. [...] Tu vois les filles ici, un peu gauchos, féministes et tout, ça ne passe pas du tout ».

- 61 Mais Jean se soucie de relancer l'hospitalité, dont la durée doit s'étalonner sur ces « coutumes vachement fortes ». Pour cela, il quitte le lieu de la compréhension par des *raisons* et se dirige vers celui de l'explication par des *causes*. L'allure rétive de ces arrivants étant incomprise, il faut « rechercher les conditions qui pourraient l'expliquer » (Pharo, 2004, p. 306).

- 62 Rapportant l'inconduite dénoncée à leur « culture », il juge injuste de leur reprocher ce dont ils ne sont pas individuellement responsables. Là est le sens de sa distinction entre l'« individuel » et le « culturel », qui « intercale » entre l'individu et son action une « instance supplémentaire », laquelle « vient en quelque sorte à se placer derrière lui, telle une force qui le pousse » (Trom, 2007, p. 144). Muni de cette figuration de leur « culture », Jean estime qu'ils se conduisent mal parce qu'ils sont eux-mêmes « les victimes d'une instance supérieure qui les pousse à agir de la sorte » (*Ibid.*, p. 148), d'où la possibilité de les excuser.

Conclusion

63

Allant « sous les catégorisations », j'ai décrit les troubles qui affectent les manières d'être et d'aller du nouveau venu à une communauté cohabitante à la forte empreinte militante. J'ai également montré qu'il n'est pas le seul à en être affecté : les troubles de sa survenue se rendent perceptibles à celles et ceux qui étaient déjà à demeure et s'inquiètent de sa capacité à y appartenir. Je me suis ensuite tourné vers des situations où le souci de sa survenue devient enquête sur sa provenance. Au fil de cette transformation, j'espère avoir démontré que la catégorisation n'est pas première et que tout décrire à travers ce seul prisme (fut-il intersectionnel) des catégories oblitère l'acuité perceptive à l'œuvre dans l'hospitalité. Dans le cas considéré, la principale asymétrie entre le nouveau venu et les membres qui le reçoivent est d'ordre temporelle : tenant d'abord à l'écart dans la familiarité aux choses de la communauté et dans la participation à leur conformation, cette asymétrie s'appréhende décidément mal au moyen des catégories classiques du « genre », de la « race » et de la « classe », qui peuvent néanmoins être mobilisées par les membres eux-mêmes dans un second temps, comme on l'a vu dans la dernière partie du texte.

Bibliographie

ARMENGAUD F. (2010), « Georges Canguilhem : le comportement comme "allure de la vie" », dans BURGAT F. (dir.), *Penser le comportement animal*, Versailles, Éditions Quae, pp. 153-170.

AURAY N. (2017), *L'Alerte ou l'enquête : une sociologie pragmatique du numérique*, Paris, Presse des Mines.

DOI : 10.4000/books.pressesmines.3657

BIMBENET E. (2015), *L'Invention du réalisme*, Paris, Éditions Le Cerf.

BERGER M. (2015), « Des publics fantomatiques : participation faible et démodé », *SociologieS*, Dossier « Pragmatisme et sciences sociales » [En ligne] <https://doi.org/10.4000/sociologies.4935>

DOI : 10.4000/sociologies.4935

BERGER M. (2021), « Perception et sémiose du malvenu. Retracer l'excommunication d'un participant dans une assemblée publique », *Les Politiques Sociales*, n° 1-2, dossier « Les espaces publics et leurs indésirables », pp. 54-71.

DOI : 10.3917/lps.211.0054

BREVIGLIERI M. (1997), « La coopération spontanée : entraides techniques autour d'un automate public », dans CONEIN B. & L. THÉVENOT (dir.), *Cognition et information en société*, Raisons Pratiques n° 8, Paris, Éditions de l'EHESS.

BREVIGLIERI M. & J. STAVO-DEBAUGE (1999), « Le geste pragmatique de la sociologie française, autour des travaux de Luc Boltanski et Laurent Thévenot », *Anthropolitica*, n° 7, pp. 7-22.

BREVIGLIERI M., PATTARONI L. & J. STAVO-DEBAUGE (2004), *Les Choses dues. Propriétés, hospitalités, responsabilités. Ethnographie de parties communes de squats militants*, Mission ethnologique du patrimoine.

BREVIGLIERI M. & L. PATTARONI (2005), « Le souci de propriété : vie privée et déclin du militantisme dans un squat genevois », dans MOREL A. (dir.), *La Société des voisins*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 275-289 [En ligne] <https://books.openedition.org/editionsmsh/3394?lang=fr>

BREVIGLIERI M. (2015), « L'enfant des villes : considérations sur la place du jeu et la créativité de l'architecte face à l'émergence de la ville garantie », *Ambiances* [En ligne] <https://doi.org/10.4000/ambiances.509>

DOI : 10.4000/ambiances.509

CHARLES J. (2016), *La Participation en actes. Entreprise, ville, association*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer.

COGITO LANZA E., PATTARONI L., PIRAUD M. & B. TIRONE (2013), *De la Différence urbaine*, Genève, Éditions Métispress.

DEWEY J. (1993), *Logique. Théorie de l'enquête*, Paris, Presses universitaires de France.

FELDER M. (2016), « La diversité sur le palier : catégorisations ordinaires d'un voisinage hétérogène à Genève », *Lien social et politique*, n° 77, pp. 220-239 [En ligne] <https://www.erudit.org/fr/revues/lsp/2016-n77-lsp02708/1037910ar/>

- GENARD J.-L. (2020), « Une sociologie des émotions "modo aesthetico" », dans Kaufmann L. & L. Quéré (dir.), *Les Émotions collectives*, Raisons Pratiques n° 29, Paris, Éditions de l'EHESS.
- GENS J.-C. (2012), « Le port, l'allure et la gravité de l'exister », *Le cercle herméneutique*, n° 18-19, pp. 9-12.
- GOETZ B. (2006), « Théorie de la démarche. Ébauche d'une philosophie du geste », *Le Portique*, n° 17 [En ligne] <https://doi.org/10.4000/leportique.791>
DOI : 10.4000/leportique.791
- KAUFMANN L., LUQUE R. & O. GLASSEY O. (2016), « Faire être "Anonymous". Figuration et défiguration d'un collectif impropre », *Raison Publique*, n° 20, pp. 143-174 [En ligne] <https://www.cairn.info/revue-raison-publique1-2016-1-page-143.htm>
DOI : 10.3917/rpub.020.0143
- LECOURT D. (2016), *Georges Canguilhem*, Paris, Presses universitaires de France.
DOI : 10.3917/puf.lecou.2016.01
- LIVET P. (dir.) (2000), *De la Perception à l'action. Contenus perceptifs et perception de l'action*, Paris, Éditions Vrin.
- LIVET P. (2005), *Qu'est-ce qu'une action ?*, Paris, Éditions Vrin.
- MALDINEY H. (2011), « L'esthétique des rythmes », *Rhuthmos* [En ligne] <https://rhuthmos.eu/spip.php?article477>
- MAUSS M. (1936), « Les techniques du corps », *Journal de Psychologie*, vol. XXXII, n° 3-4.
DOI : 10.1522/cla.mam.tec
- PATTARONI L. (2011), « Le nouvel esprit de la ville », *Mouvements*, n° 65, pp. 43-56 [En ligne] <https://www.cairn.info/revue-mouvements-2011-1-page-43.htm>
DOI : 10.3917/mouv.065.0043
- PATTARONI L. (dir.) (2019), *La Contre-culture domestiquée : art, espace et politique dans la ville gentrifiée*, Genève, Métis Presse.
- PHARO P. (2004), *Morale et sociologie*, Paris, Éditions Gallimard.
- QUEVAL I. (2016), *Philosophie de l'effort*, Nantes, Éditions Cécile Default.
- RICŒUR P. (1955), *Philosophie de la volonté, Tome I. Le volontaire et l'involontaire*, Paris, Éditions Aubier.
- RICŒUR P. (1995), *La Critique et la conviction*, Paris, Éditions Calmann-Lévy.
- ROMANO C. (2011), « L'équivoque de l'habitude », *Revue germanique internationale*, 13, pp. 187-204 [En ligne] <https://journals.openedition.org/rgi/1138>
DOI : 10.4000/rgi.1138
- SACKS H. (2002), « Échanger des regards », dans THIBAUD J.-P. (dir.), *Regards en action. Ethnométhodologie des espaces publics*, Grenoble, Éditions à la croisée, pp. 25-54.
- SARTRE J.-P. (1943), *L'Être et le néant*, Paris, Éditions Gallimard.
DOI : 10.2307/2929152
- SCHÜTZ A. (1967), *The Phenomenology of the Social World*, Evanston, IL, Northwestern University Press.
- STAVO-DEBAUGE J. (2009), *Venir à la communauté : une sociologie de l'hospitalité et de l'appartenance*, Thèse de doctorat, Paris, EHESS.
- STAVO-DEBAUGE J. (2010), « Dé-figurer la communauté ? Hantises et impasses de la pensée (politique) de J.-L. Nancy », dans KAUFFMAN L. & D. TROM (dir.), *Qu'est-ce qu'un collectif politique ?*, Raisons pratiques n° 20, Paris, Éditions de l'EHESS.
- STAVO-DEBAUGE J. (2012), « Le concept de hantises : de Derrida à Ricœur (et retour) », *Études Ricœuriennes/Ricœur Studies*, vol. 3, n° 2, pp. 128-148.
- STAVO-DEBAUGE J. (2014), « L'idéal participatif ébranlé par l'accueil de l'étranger », *Participations*, n° 9, pp. 37-70 [En ligne] <https://www.cairn.info/journal-participations-2014-2-page-37.htm>
- STAVO-DEBAUGE J. (2017), *Qu'est-ce que l'hospitalité ? Recevoir l'étranger à la communauté*, Montréal, Éditions Liber.
- STAVO-DEBAUGE J. (2018), « L'oubli de ce dont c'est le cas. Critique, circonstances et limites de l'hospitalité selon Derrida », *SociologieS*, Dossier « Hospitalités » [En ligne] <https://journals.openedition.org/sociologies/6796>
- STAVO-DEBAUGE J., DELEIXHE M. & CARLIER L. (2018), « HospitalitéS : l'urgence politique et l'appauvrissement des concepts », *SociologieS*, Introduction du Dossier « Hospitalités » [En ligne] <https://journals.openedition.org/sociologies/6785>
- TAYLOR C. (1995), « Suivre une règle », *Critique*, n° 579-580.
- TAYLOR C. (1998), *Les Sources du moi*, Paris, Éditions du Seuil.

THÉVENOT L. (1990), « L'action qui convient », dans PHARO P. & L. QUÉRÉ (dir.), *Les Formes de l'action*, Paris, Éditions de l'EHESS.

THÉVENOT L. (1993), « Essai sur les objets usuels : propriétés, fonctions, usages », dans CONEIN B., DODIER N. & L. THÉVENOT (dir.), *Les Objets dans l'action*, Raisons pratiques n° 4, Paris, Éditions de l'EHESS.

THÉVENOT L. (1994), « Le régime de familiarité : des choses en personne », *Genèse*, n° 17, pp. 72-101 [En ligne] https://www.persee.fr/doc/genes_1155-3219_1994_num_17_1_1262
DOI : 10.3406/genes.1994.1262

THÉVENOT L. (2006), *L'Action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, Éditions La Découverte.
DOI : 10.3917/dec.theve.2006.02

THIBAUD J.-P. (2012), « Des ambiances en passant. Figures, allures, mesures », dans DE VILLANOVA R. & C. DUARTE (dir.), *Nouveaux regards sur l'habiter*, Paris, Éditions Le manuscrit.

THOMAS R. (2004), « Quand le pas fait corps et sens avec l'espace : aspects sensibles et expressifs de la marche en ville », *Cybergeogéographie* [En ligne] <https://doi.org/10.4000/cybergeog.4304>
DOI : 10.4000/cybergeog.4304

TROM D. (2007), *La Promesse et l'obstacle*, Paris, Éditions Le Cerf.

Notes

1 Ce texte a été rédigé dans le cadre du projet FNS-10001A_182295 « (In)hospitalités urbaines ».

2 Sur le site Internet de la CIGUÉ à l'époque de l'enquête, réalisée entre 2002 et 2004. Depuis, la présentation s'est normalisée (<http://cigue.ch>), tout comme le Clos Voltaire (<http://cigue.ch/logement/clos-voltaire/>), signant l'emprise de la « ville garantie » (Breviglieri, 2015) et de la « domestication » de la « contre-culture » (Pattaroni, 2019).

3 Afin de gagner en précision descriptive, ces ressources mériteraient d'ailleurs d'être complétées par la sémiotique de Charles S. Peirce, qui permet une plus fine analyse de ce type de phénomènes. À ce propos, cf. Genard (2020) et Berger (2021).

4 Marcel Mauss introduit les « techniques du corps » à partir de phénomènes apparentés : les variations de la « démarche », « montage d'une série d'actes, de gestes, d'allures, de pas » (Goetz, 2006). Son épiphanie est fameuse : « Une sorte de révélation me vint à l'hôpital. J'étais malade à New York. Je me demandais où j'avais déjà vu des demoiselles marchant comme mes infirmières » (Mauss, 1936).

5 La « méthode » de la « compréhension » par « typifications » n'est pas ajustée à mon propos : « *When I seek to understand another's behavior in ideal-typical fashion, a twofold method is available to me. I can begin with the finished act, then determine the type of action that produced it, and finally settle upon the type of person who must have acted in this way. Or I can reverse the process and, knowing the personal ideal type, deduce the corresponding act* » (Schütz, 1967, p. 188). Dans le premier cas, si le « type » aide à la compréhension, il intervient seulement quand l'action se présente comme un « acte fini », dont l'impression a donc déjà été formée et la perception assurée. Dans le second cas, il y a seulement déduction d'un « acte correspondant ». Alfred Schütz ne dit donc pas comment on en vient à percevoir cet « acte fini », il stipule seulement qu'on convoque un « type d'action » pour en rendre raison et établir les propriétés du « type de personne » qui doit avoir agi ainsi. Afin de mettre les « types » au principe de la « compréhension » du « comportement », Alfred Schütz ne doit pas seulement se donner un « acte » accompli, il lui faut aussi présupposer que cet « acte » est à la fois perçu et reconnu (perçu parce que reconnu).

6 La phénoménalité que je vais décrire ne recoupera guère celle que Jacques Derrida confère à sa figure hyperbolique de « l'arrivant » : pour une critique de sa philosophie de l'hospitalité, cf. Stavo-Debaughe, 2018.

7 Selon lui, « ce que l'on voit, ce sont des membres appartenant à des classes, pour toute sorte de collections de classes. On voit "une fille", "un Noir", un "ceci ou cela"... c'est-à-dire que la classe vous permet de voir ce qui est là. Elle vous permet de voir » (Sacks, 2002, p. 89).

8 Je suis Pierre Livet, qui propose une théorie de l'action et de la perception ayant son « ancrage » dans « les mouvements de notre corps » (et non d'emblée dans une « sémantique de l'action ») (Livet, 2005).

9 En s'intéressant aux gestes de « coopérations spontanées » autour de distributeurs automatiques de billets de train, Marc Breviglieri a montré que « le tact dans ces scènes d'entraide est pour l'essentiel une affaire d'ajustement de l'intervenant au *rythme* auquel l'opérateur conduit sa commande » (Breviglieri, 1997, p. 143).

10 Ainsi de son rôle dans la disqualification des prises de parole des « citoyens ordinaires » (Berger, 2015).

11 Jean-Paul Thibaud et Rachel Thomas ont été attentifs à l'allure dans leurs enquêtes sur les déambulations citadines, mais sans thématiser les liens entre *l'allure comme rythme* et *l'allure comme apparence sensible* (Thibaud, 2012 ; Thomas, 2004).

12 Qui s'entend aussi à la façon dont le verbe sonne dans « comment vas-tu ? » : « Que le poids des choses et celui que nous leur donnons soit en quelque manière fondamental et détermine, de ce fait, l'allant ou l'allure et la vitesse de l'existence – comme de la pensée, qui initialement signifie *peser*, *soupeser* – et, finalement, son style, c'est ce que montre le fait que nous reconnaissons quelqu'un à son port de tête et le saluons par un "comment te portes-tu ?" – ou par un "comment vas-tu ?" qui dit précisément l'allure – en le rencontrant, et par un "portes-toi bien !" en le quittant ». Selon Jean-Claude Gens, « le léger et le lourd, le rapide et le lent, seraient à entendre comme des existentiels relatifs à l'allure de l'existence » (Gens, 2012).

13 La figure canonique du « garçon de café » montre le lien entre allure et valuation. Le portrait moral qu'en propose Jean-Paul Sartre tient à son *allure* : « Il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide, il vient vers les consommateurs d'un pas un peu trop vif, il s'incline avec un peu trop d'empressement, sa voix, ses yeux expriment un intérêt un peu trop plein de sollicitude pour la commande du client, enfin le voilà qui revient, en essayant d'imiter dans sa démarche la rigueur inflexible d'on ne sait quel automate, tout en portant son plateau avec une sorte de ténacité de funambule, en le mettant dans un équilibre perpétuellement instable et perpétuellement rompu, qu'il rétablit perpétuellement d'un mouvement léger du bras et de la main. Toute sa conduite nous semble un jeu. Il s'applique à enchaîner ses mouvements comme s'ils étaient des mécanismes se commandant les uns et les autres, sa mimique et sa voix même semblent des mécanismes ; il se donne la prestesse et la rapidité impitoyable des choses. Il joue, il s'amuse. Mais à quoi donc joue-t-il ? Il ne faut pas l'observer longtemps pour s'en rendre compte : il joue à être garçon de café » (Sartre, 1943, p. 95).

14 Le mobilier, les appareils électroménagers, les matériaux employés lors de la sommaire rénovation réalisée dans l'urgence, etc.

15 Où l'« intention » pratique de l'usager « raisonnable » est ajustée à la « fonction » que garantit un objet « standard » (Thévenot, 1993 ; 2006). L'objet éprouvé par l'usure réclame des gestes particuliers, que seul l'usager habitué déroule avec succès. Ces gestes sont en outre difficiles à communiquer, car plus qu'un « savoir-faire » générique, ils demandent un « savoir *y* faire » avec cet objet singulier, dont les propriétés fonctionnelles « normales » ne sont plus assurées. Dans « L'action qui convient », en reproduisant le genre de consignes qu'il pourrait communiquer à un invité à qui il prêterait son appartement, Laurent Thévenot rendait bien compte de ce « savoir *y* faire » avec chacun de ses objets, constellant ses descriptions de marqueurs temporels et d'indications rythmiques : « Je m'assieds dans mon fauteuil en prenant soin de ne pas saisir ni de peser sur l'accoudoir dont le tenon est décollé et qui cèdera si je m'appuie sur lui. J'ouvre le tiroir de ma table après l'avoir soulevé en glissant ma main gauche par-dessous, parce que l'absence de clé empêche de procéder autrement. Après avoir allumé mon micro-ordinateur, je prends soin d'attendre quelque temps avant de lancer mon programme de traitement de texte, escomptant ainsi d'éviter les déboires qu'il m'a fait connaître à plusieurs reprises en me supprimant l'accès à mes fichiers » (Thévenot, 1990, p. 52).

16 Cet effort a un « corrélat corporel » : « l'effort intellectuel n'est ressenti qu'à travers l'inquiétude qu'il suppose, et qu'il faut assumer, *inquiétude qui a sa traduction somatique* » (Queval, 2016, p. 28).

17 Ses manières se distinguent de ce que Rachel Thomas décrit comme des « conduites d'étrangeté » au seuil et au sein d'espaces publics urbains, car notre nouveau venu entend faire plus que de « traverser » un lieu public anonyme : il souhaite pouvoir prendre part aux activités en cours (Thomas, 2004).

Pour citer cet article

Référence électronique

Joan Stavo-Debauge, « Sous les catégorisations, de l'*allure* du nouveau venu à la « culture » de l'étranger », *SociologieS* [En ligne], Dossiers, mis en ligne le 01 novembre 2021, consulté le 31 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/17828> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sociologies.17828>

Auteur

Joan Stavo-Debauge

LaSur-EPFL / Labso-Unil, Lausanne (Suisse) et CEMS EHESS, Paris (France) - jstavodebauge@yahoo.fr

Articles du même auteur

Le Divin marché (de dupes). Un fondamentalisme qui ne paie pas de mine mais rapporte gros [Texte intégral]

Discussion de l'ouvrage de Florence Bergeaud-Blackler, *Le Marché halal ou l'invention d'une tradition*, Paris, Éditions du Seuil, 2017

Paru dans *SociologieS*, Grands résumés

HospitalitéS. L'urgence politique et l'appauvrissement des concepts [Texte intégral]

Introduction du Dossier

Paru dans *SociologieS*, Dossiers

L'oubli de ce dont c'est le cas [Texte intégral]

Critique, circonstances et limites de l'hospitalité selon Derrida

The oblivion of the case in point : criticism, circumstances and limits of Derridean hospitality

Paru dans *SociologieS*, Dossiers

Enquêter. Rater. Enquêter encore. Rater encore. Rater mieux [Texte intégral]

Présentation du Dossier « Penser les ratés de terrain »

Thinking failure and fieldwork: Ever investigated. Ever failed. No matter. Investigate again. Fail again. Fail better

Paru dans *SociologieS*, La recherche en actes

De *The Stranger* d'Alfred Schütz au cas *Agnès* d'Harold Garfinkel [Texte intégral]

Des théories sociales étrangères à l'hospitalité et au pragmatisme ?

From 'The Stranger' of Alfred Schütz to the case of Agnes by Harold Garfinkel. Are these social theories unfamiliar to hospitality and pragmatism?

Paru dans *SociologieS*, Dossiers

Introduction du Dossier « Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations » [Texte intégral]

Paru dans *SociologieS*, Dossiers

Tous les textes...

Droits d'auteur



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>